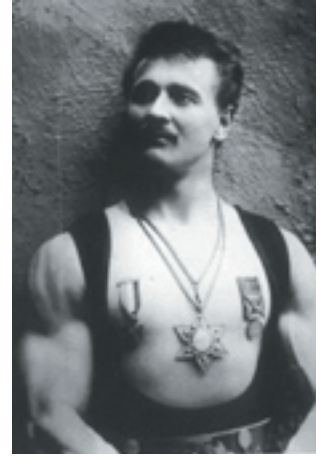


DE L'ÉTAT-NATION À L'ÉTAT-PARTI ROUMAIN

Le sport, instrument de conscience nationale



S o r i n A n t o h i (entretien)

PHILIPPE LIOTARD : Sorin Antohi, vos travaux d'historien sur l'identité roumaine et ses imaginaires font autorité. À ce titre, j'aimerais que vous évoquiez les fonctions du sport dans l'établissement de l'imaginaire national roumain. Quels ont été par exemple les usages politiques du sport en Roumanie dans la perspective de renforcer l'État-nation roumain ? Le sport a-t-il joué un rôle dans la construction d'un sentiment national ?

SORIN ANTOHI : Afin de comprendre l'impact du sport dans un pays comme la Roumanie, il faut revenir au XIX^{ème} siècle où apparaissent les premières associations sportives de facture moderne, calquées sur le modèle sportif de l'Occident. Ces associations émergent surtout en Transylvanie, et sont porteuses d'un projet d'émancipation nationale. Tout comme les associations éducatives, scolaires, culturelles, elles véhiculent un certain projet de l'État-nation. Il en existe aussi de l'autre côté des Carpates, en Moldavie et Valachie mais elles organisent plutôt un passe-temps élitaire. Il est donc d'emblée possible de différencier les fonctions du sport selon le territoire de la Roumanie dont il est question.

À la suite de la première ébauche de l'État-nation roumain – par l'union des principautés de Moldavie et de Valachie en 1859 – deux processus parallèles peuvent être observés. On assiste d'une part dans le royaume de Roumanie, à la structuration de l'exercice sportif à partir du réseau éducatif national. Ce dernier est institué à cette époque d'une façon très rigoureuse et somme toute assez proche de ce qui se passe en France lors de l'institution de l'école républicaine de Jules Ferry. L'idée est alors de faire de l'école une sorte d'utopie de la société à venir. Parallèlement, un marché sportif populaire se constitue. Les sociétés de tir étaient notamment très populaires avant la constitution de l'État-nation. Mais tout ceci est très proche de ce qui se passe en France, en Allemagne... C'est l'une des formes les plus visibles de la correspondance entre le monde associatif et l'associatif purement sportif.

La manipulation politique du sport commence véritablement en Roumanie vers la fin des années vingt et dans les années trente lorsque s'articulent mouvements sportifs et mouvements de jeunesse. D'un côté, le culte du sport, de la virilité, de la victoire, du champion, etc., alimente les valeurs fondatrices des idéologies de la droite et de l'extrême droite roumaines. Par ailleurs, les sports dits nationaux sont encouragés, comme par exemple une version roumaine du base-ball appelée *Oina* et qui donnait déjà lieu au XIX^{ème} siècle à un championnat scolaire entre les lycées, sans toutefois véhiculer des velléités ethno-nationales précises. On disait d'une façon nonchalante qu'il s'agissait d'un « *sport national* », mais l'*Oina* ne servait pas de projet politique sous ce prétexte. Cela se produit beaucoup plus tard dans l'entre-deux-guerres : Le paradigme observable en Italie ou en Allemagne donne lieu à des phénomènes similaires en Roumanie.

À la fin des années quarante une élite sportive nationale se forme sur le modèle soviétique dont le but avoué est de servir la propagande et la représentation nationales. La figure du sportif prolétaire devient alors dans le panthéon national communiste une des figures clés. Elle s'inscrit dans la mythologie communiste d'une anthropologie performante (les *supermen* communistes) qui voulait démontrer par tous les moyens au monde occidental capitaliste la supériorité du système soviétique. Dès lors se développe un mouvement sportif de masse qui touche tous les enfants roumains dès la maternelle.

Toutefois, cette pratique massive du sport n'a pas grand rapport avec les performances de pointe, même si les sportifs roumains commencent à faire parler d'eux sur la scène internationale. Au moment où un tennisman comme Ilie Nastase remporte des tournois à l'étranger, il y a très peu de courts de tennis en Roumanie. De même, lorsque Nadia Comaneci triomphe aux championnats du monde ou aux olympiades, très peu de monde a accès aux équipements spécialisés. Dans un pays communiste, il y a une différence énorme entre la supra-représentation de l'activité sportive et la réalité du sport de masse.

PHILIPPE LIOTARD : Y avait-il tout de même des sports emblématiques pour la Roumanie, comme la gymnastique peut-être ou l'haltérophilie ?

SORIN ANTOHI : La gymnastique a en effet été un sport très utilisé par le parti. Ceausescu avait lui-même institué le culte du sportif afin qu'il servît son propre culte. Ceausescu, le « *père de la nation* », le *Conducator*, s'empressait de recevoir les délégations roumaines qui avaient remporté des succès lors des concours sportifs ¹. Il prenait grand soin d'être photographié ou de paraître à la télévision en compagnie des meilleurs sportifs ². Mais en fait, les sports de vitrine étaient fonction des résultats internationaux.

1 – Voir de Philippe Broussard, « Les poupées de cire du Conducator », *Le Monde*, 11 janvier 1990. Toutes les notes sont de la rédaction.

2 – Sur ce point, Jean Hatzfeld apporte une contradiction dans un long article « En Roumanie, le sport sort des stades Ceausescu », *Libération*, 24 janvier 1990, p. 22-23.

Le handball fut à cet égard un sport utile pour faire valoir la valeur sportive roumaine. L'équipe masculine de Roumanie a été parmi les meilleures du monde pendant une vingtaine d'années. Notons qu'il y avait beaucoup de Hongrois dans l'équipe nationale, ce qui s'observait aussi dans l'équipe de football. Cela donnait des effets tout à fait sympathiques, et indiquait l'existence de minorités dans un pays à majorité roumaine. Il était en effet délicat il y a quelques décennies de reconnaître qu'un champion représentant la Roumanie n'était pas un Roumain mais un membre de la minorité hongroise par exemple. Lorsqu'on affichait la composition de l'équipe nationale de handball, la liste de noms hongrois produisait un effet dévastateur sur la volonté de manipulation nationale communiste. Ce n'était pas une équipe homogène de Roumains qui remportait les matches. L'utilisation nationaliste du sport devenait également difficile en raison de la présence de sportifs de la minorité allemande. Dans le cas du canoë-kayak, par exemple, il y avait des athlètes de la minorité de Lipovénie, une minorité russe qui habite le delta du Danube, et qui pour des raisons évidentes liées à la culture et à l'origine géographique était la mieux placée pour exceller dans ce sport. Les résultats de ces athlètes lipovéniens étaient assez incroyables. Et l'un des plus grands champions roumains tous sports confondus a été un canoéiste lipovène, Ivan Patzaichin.

Il était embarrassant de le reconnaître comme un représentant de la nation roumaine. Ou plutôt cette reconnaissance était ambiguë. Néanmoins, le projet de l'État-parti étant la promotion des meilleurs athlètes au plus haut niveau afin de remporter les confrontations internationales, l'origine ethnique des sportifs sélectionnés n'était pas un critère déterminant. Une fois en équipe nationale, ils étaient considérés comme roumains avant tout et participaient à la valorisation de la nation roumaine.

PHILIPPE LIOTARD : L'aversion de Ceausescu pour le sport est connue. Quelle était sa stratégie pour renforcer le mythe du « *père de la nation* » ?

CHRISTIAN NICA : Je crois qu'il faut souligner le fait qu'il profitait des sports peu coûteux comme la gymnastique³ dont il utilisait la portée symbolique.

SORIN ANTOHI : La gymnastique est en effet un bon exemple. Il n'y avait que deux ou trois centres de gymnastique dans tous les pays. Et l'utilisation des gymnastes par le pouvoir est une illustration parfaite de la façon dont se construit le mouvement sportif dans un pays socialiste. Le système qui menait au sport de haute performance était répressif, quasi-pénitentiaire. Tous ces petits soviétiques et ces petits chinois qui gagnaient les concours dans toutes les disciplines possibles étaient des gosses recrutés très tôt,

3 – Pour Jean Hatzfeld, *ibidem*, la priorité politique accordée à la gymnastique proviendrait de l'excellent « *rendement* » obtenu pour former des gymnastes performantes. Atteignant leur apogée à 15 ans, elles ne sont pas payées, se nourrissent peu, n'exigent rien et leur engagement dans le sport n'affecte pas la production.

à trois-quatre ans, et qui étaient retirés de chez eux contre des compensations matérielles qui paraissent bien maigres de notre point de vue actuel mais qui étaient absolument fabuleuses du point de vue des familles prolétariennes. Les recruteurs visitaient toutes les écoles maternelles du pays pour trouver les enfants qui semblaient posséder des données physiques exceptionnelles. Après un tri de masse extrêmement discriminant, ces enfants étaient internés dans des écoles spéciales véritables usines à champions. Tout cela constituait un gigantesque réseau national qui puisait dans le réservoir biologique de la nation les natures les plus exceptionnelles et les engageait dans le système de fabrication du sportif. Ce dont je parle n'a pas de rapport avec la pratique volontaire du sport durant le temps libre, sur laquelle germe le sport de haute performance en Occident.

PHILIPPE LIOTARD : Et pourtant cela reste un élément du discours socialiste...

SORIN ANTOHI : C'est exact et je peux vous en donner deux exemples. Au moment où les soviétiques ont lancé le premier Spoutnik, en Chine populaire, le désarroi fut total. Mao ne savait pas quoi faire pour répondre au coup porté par cette image de la supériorité soviétique. Un slogan incroyable a alors été lancé : “ *Notre Spoutnik, c'est l'éducation physique* ”. Et tout de suite, tous les Chinois ont obligatoirement dû faire du sport. De plus, afin de faire oublier les résultats exceptionnels des Soviétiques du point de vue technologique, les Chinois se sont lancés dans une gigantesque et folle course à la haute performance sportive. Il s'agit d'un exemple exceptionnel et limite, mais il illustre parfaitement la philosophie communiste à l'égard du sport.

Le second exemple, sans doute plus absurde, se situe au moment où Ceausescu a commencé à en vouloir aux personnalités indépendantes, c'est-à-dire non directement liées à sa personne ou à son parti. Ce pouvaient être des sportifs, aussi bien que des cinéastes, des écrivains ou des savants. Ceausescu et sa femme étaient extrêmement frustrés par cette émergence non contrôlée des personnalités. Pour lutter contre ce phénomène, ils ont inventé un système national de compétition spectacle qui s'appelait *Daciada*, la Daciade, et qui fait référence aux ancêtres *Daces* du peuple roumain, qui se sont métissés avec les Romains tout comme vos ancêtres les Gaulois et qui ont donné la grande nation roumaine.

PHILIPPE LIOTARD : Les Ceausescu en appelaient ainsi au mythe d'une Roumanie éternelle...

SORIN ANTOHI : Oui. *Daciada* est le coup de grâce que donne Ceausescu à la promotion du champion comme figure héroïque. Le grand festival s'appelait *Cîntarea Romaniei* – le chant de la Roumanie. Il regroupait toutes les formes d'expression artisti-

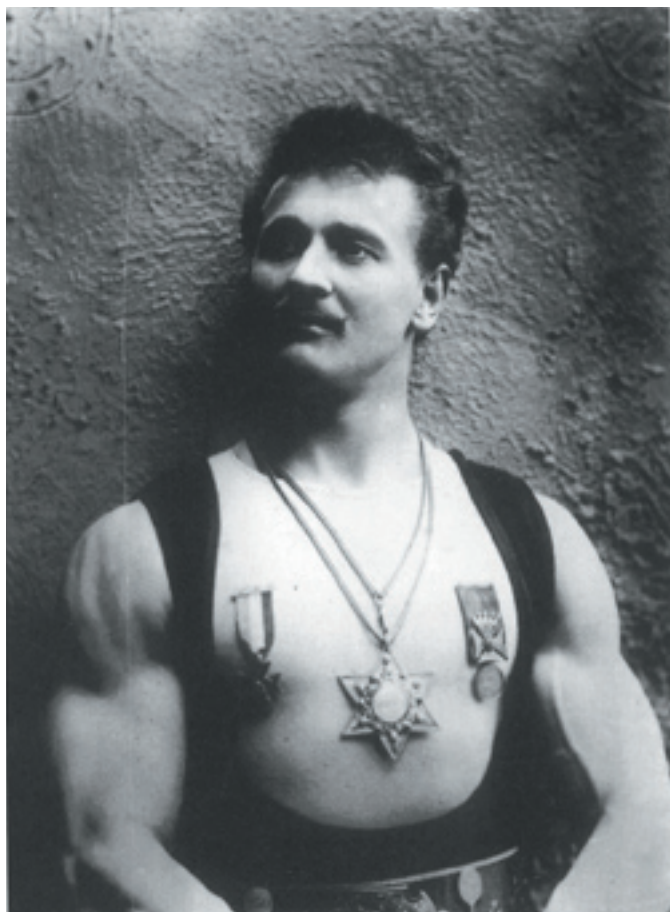
que. L'idée était qu'il n'y a pas de professionnels de la peinture, du sport ou de la science. Tout le monde peut en faire. Donc il y avait une sorte de retour au culte de l'homme parfait soviétique qui peut tout faire simultanément. Cela recoupe les mythologies soviétiques qui parlaient déjà dans les années vingt ou trente de la perfection d'une humanité prolétarienne à venir. Des auteurs comme Makarenko parlaient d'une société soviétique composée exclusivement de génies dont le niveau de base serait celui de Nietzsche ou d'Einstein. D'une certaine manière Ceausescu a renoué avec cette mythologie originelle de l'homme parfait.

PHILIPPE LIOTARD : Dans sa période socialiste, on voit pour la Roumanie l'intrication entre divers usages symboliques du sport. Il servait à valider le modèle socialiste et dans le même temps, indépendamment de ce modèle socialiste incarné par le bloc des pays de l'Est, son usage permettait de marquer les spécificités nationales. Dans l'exemple de la Roumanie, la volonté est perceptible de renouer – au sein du modèle socialiste – avec l'histoire de la Roumanie. Est-ce que cela n'a pas été contradictoire ? Nous avons là une illustration du fait que chaque État-nation tire finalement la couverture à lui en faisant le décompte des médailles. Comment le pouvoir politique roumain a-t-il pu concilier nationalisme et socialisme ?⁴

SORIN ANTOHI : Ceci est tout à fait normal. L'idée de l'inter-nationalisme n'était qu'un cliché. À partir des années cinquante, chaque pays socialiste a essayé de trouver une identité propre. En fait, pour des raisons évidentes, une compétition sportive opposant l'Union soviétique à l'équipe nationale hongroise ou roumaine était perçue comme une revanche dès lors que ces dernières parvenaient à battre les équipes ou les sportifs soviétiques. Un incident engageant Nadia Comaneci en atteste. Elle fut, suite à des « *erreurs d'arbitrage* », privée d'un titre mondial. Ceci entraîna sur décision politique de Bucarest, le retrait de l'équipe de Roumanie de la compétition sous le prétexte que les arbitres avaient favorisé l'Union soviétique. Cette histoire illustre comment le pouvoir de Bucarest pouvait utiliser les manifestations sportives pour faire un geste politique.

PHILIPPE LIOTARD : Sur cette période, vous avez mis en évidence les fonctions politiques du sport, employé pour renforcer les symboliques nationaliste et socialiste. Mais n'est-il pas possible de repérer à cette même époque des résistances vis-à-vis de cet usage du sport par l'État, résistances populaires, ou refus des peuples minoritaires ? N'y avait-il pas dans les pratiques les plus quotidiennes, des exemples attestant de ce que l'on pourrait appeler la résurgence des acteurs malgré la volonté de structurer « d'en haut » totalement et rigoureusement la pratique sportive ?

4 – La Roumanie de Ceausescu semble à ce titre faire exception, comme le souligne Éric Hobsbawm pour qui la « *politique de roumanisation délibérée du régime de Ceausescu [...] rompait avec les dispositions mises au point en vue de l'autonomie des nationalités* » entrées en vigueur dans le bloc socialiste à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. In *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992, p. 229, note 2.



« Sandow »,
Collection Desbonnet

5 – Passage rocambolesque et illégal de la frontière au risque d’être incarcérée voire abattue, puis interviews triomphales dans les médias occidentaux.

6 – Sur la manière dont le Steaua et le Dinamo muselaient les athlètes en leur proposant des conditions exceptionnelles au regard de celles que leurs clubs pouvaient leur offrir; voir Jean Hatzfeld, *op. cit.*

SORIN ANTOHI : Je ne vois qu’une seule expression de cette liberté face au système étatique : l’émigration. Au plus haut niveau, d’ailleurs, toutes les équipes et les sportifs roumains qui se rendaient à l’étranger étaient très étroitement surveillés par les officiers de la police politique. Malgré leur vigilance, il y avait régulièrement des incidents se traduisant par l’émigration d’un ou plusieurs athlètes, y compris bien sûr l’épisode malheureux de l’évasion de Nadia Comaneci ⁵ – certainement le plus symbolique – qui eut lieu juste avant la chute du communisme. À mon sens, donc, la fuite était la seule forme explicite de refus de ce système.

PHILIPPE LIOTARD : Christian Nica, tu as représenté l’équipe roumaine de volley-ball, peux-tu illustrer ce qui vient d’être dit à propos de la surveillance de l’équipe nationale, ou encore à propos de la cohabitation entre les minorités... ?

CHRISTIAN NICA : En volley-ball, je n’ai pas vraiment ressenti ce problème entre la minorité hongroise et les joueurs roumains de l’équipe. En revanche, en hockey sur glace, la minorité hongroise concentrée en Transylvanie fournissait les meilleures équipes. En effet, les habitants majoritairement hongrois de la région des Carpates – la plus froide de Roumanie – fournissaient la majorité des joueurs de bon niveau. Les matches de hockey représentaient des enjeux importants pour ces équipes qui apparaissaient comme les porte-drapeau de la minorité hongroise. L’engagement physique était maximal lors des rencontres à Bucarest qui donnaient régulièrement lieu à des bagarres. Ensuite, les meilleurs éléments étaient recherchés par les services de recrutement de l’Armée et du Ministère de l’intérieur qui s’affrontaient pour alimenter leurs clubs respectifs (Steaua et Dinamo) ⁶. L’assimilation se faisait alors facilement pour ces joueurs, une fois intégrés à des équipes moins marqués du point de vue ethnique.

PHILIPPE LIOTARD : Au moment de la chute de Ceausescu que se passe-t-il du point de vue de ces minorités ?

SORIN ANTOHI : Un retour en arrière s'impose. Après les premières années du communisme triomphant dans les années cinquante, des affrontements très symboliques s'observent entre des groupes de la nomenklatura communiste au niveau des compétitions sportives. Un exemple notoire peut en être fourni. Le 27 juin 1988, la finale de la coupe de Roumanie est disputée entre l'équipe de l'armée (Steaua) et celle du Ministère de l'intérieur (le Dinamo). Le public était partagé, l'armée bénéficiant d'une image légèrement favorable à celle de la police. L'opposition entre les deux équipes généra un conflit qui devait être tranché d'une manière quasiment politique. Le derby fut joué sur le terrain par les deux équipes. Mais dans les tribunes et les vestiaires, il se joua entre des gens comme Nicu Ceausescu, le fils Ceausescu, et des ministres ou des généraux qui en ont marchandé de façon très violente le résultat ⁷. Il ne s'agissait nullement d'une histoire à la Tapie. Les histoires de fraude et de corruption existaient également ⁸. Ce qui est remarquable dans cet exemple, c'est qu'il met en scène des acteurs du plus haut niveau de la vie politique. Le match de football est devenu un des lieux les plus inattendus où les luttes politiques, ou la politique tout simplement, se réfugiait du temps de Ceausescu. Les grincements de dents vis-à-vis du système Ceausescu étaient symbolisés au plus haut niveau sportif.

Mais par ailleurs, la plupart des sportifs qui bénéficiaient d'une série d'avantages gigantesques par rapport à la pauvreté et à la misère générale – le simple fait de pouvoir voyager était un luxe inouï –, étaient incités à rentrer dans les rangs et à rester opportunistes et relativement neutres, se laissant manipuler pour tous ces shows gigantesques. Dans le cas des petites filles de l'équipe nationale de gymnastique, des gamines de 13-15 ans, le problème de la prise de position politique ne se posait pas. Mais pour les autres qui commençaient à percer les secrets du système, il s'agissait bien d'opportunisme. Et même maintenant, après 1989, on retrouve les mêmes relations avec le nouvel *establishment* politique et financier en Roumanie, formé des mêmes figures qu'auparavant. Au moment où le financement d'État a pratiquement cessé et où les équipements sportifs se sont détériorés, il y a eu une recomposition ouverte, reposant sur les mêmes patrons qui, n'étant plus dans l'appareil de l'État-parti, demeurent dans la mafia économique-financière. Ce sont eux qui dirigent maintenant la plupart des équipes et la plupart des sportifs ⁹.

PHILIPPE LIOTARD : A-t-on vu, comme ce fut notamment le cas après l'éclatement de l'Union soviétique ¹⁰ une utilisation du sport pour faire valoir les minorités ?

CHRISTIAN NICA : Avant 1989, les conflits intérieurs entre les diverses minorités étaient étouffés sur tous les plans : économique, politique, culturel, etc. Après 1989, nombre de sportifs de haut

7 – Pour le détail des incidents qui en résultèrent, voir Jean Hatzfeld, *ibidem*.

8 – À ce propos, voir l'article de Philippe Broussard, « Les tricheries du sport en Roumanie », *Le Monde*, 11 janvier 1990.

9 – *Ibidem*.

10 – Voir sur ce point de Raoul Girardet, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, plus particulièrement le chapitre « Fractures et dissociation : le cas européen », p. 65-73 ; ainsi que d'Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, *op. cit.*, notamment le chapitre VI : « Le nationalisme à la fin du XXème siècle », p. 209-244.

niveau ont quitté le pays, rejoignant ceux qui avaient tenté l'aventure de l'émigration sous Ceausescu et préférant ainsi se réfugier dans leur pays d'origine à l'instar du footballeur Belodedic. Avec l'ouverture des frontières, la plupart des sportifs issus de minorités ont choisi de s'installer en Hongrie pour les Hongrois d'origine ou en Allemagne pour la minorité allemande. Les deux meilleurs joueurs de basket du Steaua se sont par exemple installés définitivement en Allemagne.

SORIN ANTOHI : Mais ce phénomène n'est pas propre au sport. Il s'inscrit dans la vaste émigration de la fin des années quatre-vingt et surtout de 1990-1991. Tous ceux qui pouvaient utiliser d'une manière ou d'une autre un atout réel ou imaginaire s'en servaient pour partir. Ce fut le cas de l'essentiel de la minorité allemande qui se retrouve désormais en Allemagne, effectuant un retour au pays après un séjour en Roumanie d'un demi millénaire ou de trois cents ans !... De même une émigration très puissante de Roumanie vers la Hongrie eut lieu en 1988-1989 qui engageait non seulement des Hongrois mais aussi des Roumains. Nous voyons là le comble de l'émigration : voir des Roumains qui n'étaient parfois même pas de Transylvanie et qui ne parlaient pas un mot de Hongrois partir vers un État qui restait un État communiste mais qui leur semblait préférable au régime roumain. Ce fut la dernière gifle donnée aux communistes roumains : celle de voir des Roumains, ethniquement roumains, choisir librement la Hongrie comme terre d'asile.

Sorin Antohi

Historien, Université de Bucarest
Auteur de plusieurs ouvrages dont
Une Phénoménologie de l'identité roumaine,
à paraître en Français chez L'Harmattan ;
Utopie et imaginaires sociaux ;
Épistémologie et méthodologie de l'histoire

Entretien réalisé à Montpellier,
le 6 février 1997 par Philippe Liotard,
avec l'aide et la participation de Christian Nica,
ancien international roumain de volley-ball